

Ils subirent néanmoins le joug avec la plus grande loyauté, et du reste, l'Angleterre les a traités avec générosité.

La seconde époque de leur histoire se rattache à l'existence des colonies naissantes de la Nouvelle-France et de la Nouvelle-Angleterre. Elle est remplie par des combats sanglants et acharnés. Ils défendent en même temps leur foi et leurs alliés, auxquels ils ont voué une amitié inaltérable. Leur courage, fortifié par ces deux nobles sentiments, en fait de véritables héros.

A la troisième époque, on les trouve sous la domination anglaise, vivant dans deux ou trois petits villages, plus décimés par la paix qu'ils ne le furent jamais par la guerre. La civilisation ardente, active et vigoureuse qui caractérise notre siècle les surprend dans leur inertie et les tue. Ceux qui en acceptent les bienfaits se détachent insensiblement du corps de la nation, pour se répandre, par alliance ou autrement, parmi nous. Leur sang s'extravase ou se mêle à celui des autres races. En reste-t-il une seule goutte qui ne soit pas altérée ? Nous en doutons. Quoiqu'il en soit, toutes ces grandes nations, les Iroquois, les Hurons, les Algonquins, les Abénaquis, etc., dépeuplent à l'ombre de notre civilisation, et nous n'aurons plus bientôt au milieu de nous à montrer aux voyageurs étrangers que la place de leurs tombeaux. Longtemps après les premiers jours du printemps, on aperçoit çà et là, dans nos campagnes, des taches de neige, quelques lambeaux du manteau déchiré de l'hiver, mais, hélas ! on est sûr qu'on ne les verra pas longtemps. C'est bien là l'image de l'état de la destinée de ces infortunées tribus.

Rapport des Commissaires de l'Amérique Britannique du Nord sur le Commerce des Antilles, du Mexique et du Brésil.—Imprimé par ordre de l'Assemblée Législative. Ottawa, 1866.

Les Commissaires nommés par les divers gouvernements des colonies anglaises de l'Amérique Septentrionale, à la suggestion du Conseil de Commerce Confédéré, après être traversés en Angleterre, et s'être abouchés avec le ministre des Colonies, pour aviser aux moyens de faciliter les relations commerciales des Antilles, du Brésil, du Mexique, avec les possessions anglaises de l'Amérique, se rendirent dans ces différentes contrées où ils trouvèrent les esprits bien disposés à accepter leurs propositions. De retour dans leur patrie respective, ils publièrent un rapport circonstancié de leurs observations. Ce rapport constitue un ouvrage considérable et rempli de renseignements importants sur la nature des relations que nous pourrions former avec les pays qu'ils ont visités, sur les productions du sol et de l'industrie dans ces divers pays, sur les richesses publiques et individuelles. C'est un livre précieux, au point de vue de l'économie politique, du commerce et de l'industrie. Il fournit une base sûre d'opérations aux Canadiens entrepreneurs qui iront à l'avenir chercher fortune dans les régions tropicales.

FRANCE.

LES ODEURS DE PARIS, par M. Veillot : Le grand succès du jour, non-seulement à Paris, mais dans le monde entier, c'est les *Odeurs de Paris*. Il faut avoir lu ce livre ou ne pas mettre le pied dans un salon. Car tout le monde en parle et ne parle guère que de cela, et tout le monde, chose étonnante ! en dit plus de bien que de mal. Il y en a tant qui guettent M. Veillot à sa première chute, pour lui donner le *coup de pied de l'âne*, qu'en présence de l'admiration universelle, il est juste que nous nous inclinons, nous aussi, pour rendre hommage à ce grand écrivain, même avant d'avoir lu son livre. Nous nous fions, pour cela, au témoignage de ses ennemis. Tous ont baissé la main qui les fustige pourtant d'une façon impitoyable.

Il en a dit tant et plus, à M. Jourdan, à M. Renan, et à d'autres du même calibre et les rieurs sont restés de son côté. M. Renan néanmoins s'est ménagé une revanche, mais on sait que d'ordinaire il n'est guère heureux en fait de polémique littéraire, pas plus qu'en philologie et en linguistique. Nous connaissons tel de nos missionnaires canadiens, qui ne se nomme pas, mais bien connu, qui lui en a donné à garder pour longtemps, sur ce dernier chapitre. Cette fois encore, il nous semble être tombé en de mauvaises mains.

Les *Odeurs de Paris* viennent bien après le *Parfum de Rome*. C'est le spectacle ancien mais toujours nouveau des œuvres de la *Cité du monde* mises en regard de celles de la *Cité de Dieu*, thème emprunté aux Pères de l'Eglise, mais rajeuni et mis à la portée d'un siècle léger et superficiel.

Encore une fois, le succès de ce livre est prodigieux. On ne suffit pas plus à le traduire qu'à l'imprimer. L'éditeur en crèvera à la peine... ou à la joie... Tous les romanciers s'en mordent les pouces de dépit. Puisse-t-ils se les mordre assez pour être forcés à quitter la plume.

Petite Revue Mensuelle.

Un journaliste n'est qu'un demi-journaliste, à l'heure qu'il est, s'il n'est en même temps un demi-prophète. Ce n'est pas tout de dire ce qui se passe, il faut prévoir ce qui doit arriver. On se trompe souvent à ce métier-là ; les méprises ne sont pas rares, les cassécous non plus, mais on ne brise pas sa plume pour si peu. La Providence nous dément-elle à propos d'un fait prédit, on a vivient de son erreur pour se rattraper de suite sur un autre, et alors c'est le lieu de s'exalter quand on a pu mettre la main sur la vérité à ce jeu de *colla-maillard*. Rien n'est plus curieux à lire aujourd'hui, par exemple, que les articles des revues politiques de l'Europe, qui ont rapport au Mexique. Pendant que Maximilien remonte énergiquement sur son trône, que les premiers citoyens l'appuient de leur fortune et de leurs bras, et qu'il fait reculer l'anarchie par son attitude, de l'autre côté de l'Atlantique, on s'attend d'un instant à l'autre à son retour. Le navire qui porte le César déchû et son infortune doit être en mer. On s'étonne même de son retard, et des hypothèses et des conjectures de tout genre remplissent les journaux à son endroit. Il faudra beaucoup d'encre pour effacer tout ce qu'on en a écrit. Cependant, messieurs les journalistes n'en seront pas plus vexés pour cela. Bien au contraire, car ils trouveront moyen dans leur déception de nous servir un nouveau plat en réchauffant l'ancien en en changeant seulement la sauce. Au surplus, il leur est bon, à eux, que Maximilien reste au Mexique, car ce prince sera bientôt le seul lien qui rattachera ce malheureux Empire à l'Europe, et qui soutiendra l'intérêt qu'on lui porte aujourd'hui et qu'il doit à la France. La question du Mexique est une source inépuisable d'observations pour tous les écrivains, et ils seront reconnaissants à Maximilien de la leur avoir conservée.

Abattu par la maladie et par le malheur qui l'a frappé dans la personne qui lui est la plus chère, le jeune Empereur a paru faiblir un instant sous le fardeau de sa destinée ; mais il se relève maintenant plus ferme que jamais, et malgré que la France lui retire son assistance, il saisit vigoureusement les rênes de l'Etat bien décidé à tenter la fortune jusqu'au bout et à ne céder, s'il faut toutefois céder, qu'après de rudes combats.

Les troupes françaises sont décidément rappelées et elles seront toutes rapatriées avant le mois de mars prochain. Les nouvelles que Maximilien reçoit de son épouse ne sont pas de nature à relever son courage. On n'espère plus de rendre la raison à l'auguste malade. Le bonheur est banni à jamais de la charmante solitude de Miramar. Il y aura toujours un crêpe de deuil sur le riant château, qui restera comme un monument funèbre attestant la mort d'une brillante intelligence.

Pendant que les troupes françaises se préparent à quitter le Mexique, celles qui étaient préposées à la garde de Rome ont déjà abandonné la tâche qui semblait néanmoins leur avoir été dévolue par la Providence. Le Pape en faisant ses adieux aux officiers du 85^{me} régiment, à leur départ, leur a dit :

« Votre drapeau a laissé la France pour rétablir le Saint-Siège ; ce drapeau maintenant reprend le chemin de la France, mais un grand nombre de consciences ne seront pas satisfaites. La révolution va s'avancer jusqu'aux portes de Rome. L'Italie n'est pas complète, dit-on, parce qu'il me reste ce morceau de territoire. Lorsqu'il me sera arraché, le drapeau de la révolution flottera sur la capitale de l'Italie. Je prie pour l'empereur et pour sa tranquillité, mais il doit aussi faire quelque chose.

« La France est la fille aînée de l'Eglise, mais il ne lui suffit pas de porter ce nom. Son droit pour le porter doit être appuyé sur des actes. »

On sent dans cette voix l'écho adouci d'une voix plus forte qui jadis n'appelait jamais en vain la France au devoir. Le Dieu des Croisés est toujours le même Dieu, mais les Français ne sont plus les dignes fils des pères, et en abandonnant Rome ils déchirent ignominieusement la plus belle page de leur histoire. Le Pape le leur dit avec délicatesse, avec miséricorde, avec pitié ; il parle moins pour lui que pour la France elle-même. Il n'a à cœur que le désir de lui faire conserver le mérite et l'honneur de l'accomplissement du plus noble devoir. Des utopistes, ces grands conciliateurs qui répandent volontiers des fleurs sous les pas de la révolution, sont d'opinion que le repos du représentant du Christ est désormais assuré et que l'Italie va lui laisser la pierre qui lui reste pour reposer sa tête. Rome réduite à de minces proportions territoriales ne sera plus qu'une enclave imperceptible dans le corps immense de l'Italie. A les entendre, les Italiens sont tout prêts à tomber à genoux sous la main du Pontife. Les fils de la révolution sont soudainement devenus les fils soumis de l'Eglise. Pie IX n'a plus rien à craindre de leur part. C'est bien à regret qu'ils ont parfois froissé de leurs pieds sa robe sacrée en marchant à leur but. Leur but, c'est l'unité de l'Italie, et maintenant qu'il est atteint, ils demandent qu'on leur pardonne.

Mais comment le Pape pourra-t-il se confier aux mains des sicaires de Mazzini et de Garibaldi ? Comment pourra-t-il se reposer sur la parole machiavélique d'un Ricasoli ? Comment pourra-t-il bénir ceux qui viennent, sous ses yeux, de porter des mains sacrilèges sur l'autel ? Comment pourra-t-il oublier en si peu de temps la révolution de '48, les injures et les assauts qu'on lui a fait subir alors ? Les chefs sont les mêmes, leurs hommes sont aussi les mêmes. Cherchez sous leurs chemises, à l'endroit du cœur, vous y trouverez un poignard. Qui sait, c'est peut-être le poignard dont on frappa Rossi sur le seuil de la porte du palais de la chancellerie. Eh ! ce sang est encore tout chaud sur les dalles. Pie IX oublierait-il tout cela ? Nous ne le croyons pas, car il est le premier à déclarer au monde entier que *Rome est dans les fers*.